

En 2001, tout juste passé la trentaine, j'ai commencé à faire l'expérience d'une métamorphose. Quand je parlais à quelqu'un, tout d'un coup mon propos s'emballait ; j'essayais de le maîtriser mais en vain, les phrases s'étiraient hors de ma bouche, de plus en plus filamenteuses, la syntaxe se cabrait, ruait et finissait par me désarçonner, alors, très gêné par la façon dont mon interlocuteur me regardait, je devenais muet et je baissais les yeux, j'étais accablé mais je sentais aussi que j'étais content que mes paroles se dissolvent, car tel est leur destin après tout. Ces épisodes de convulsion et de dissipation du langage étaient annoncés par une sorte d'aura : au moment où la crise se déclenchait, mes lèvres tremblaient, mes pommettes saillaient, ma mâchoire inférieure se contractait, mon regard se liquéfiait : durant quelques secondes encore je *disais* – qu'est-ce que je voulais dire? – et puis je me rendais compte que je ne disais plus rien, la phrase se volatilisait, l'air me sifflait dans la bouche. En présence des autres j'ai généralement tendance à me taire, mais

cette impossibilité à rester sereinement dans le langage avait des répercussions, ma physionomie s'en trouvait modifiée mais aussi ma posture et mon allure, me transformant en un individu *lignifié* : fibreux, sclérosé, peu flexible sans être toutefois inflexible ; j'étais pris d'une raideur articulaire et émotionnelle ; mes mouvements semblaient tordus, mécaniques et segmentés, comme s'il n'y avait aucune liaison entre chacun de mes membres mais au contraire une succession de ruptures ; quand il ne se dérobaient pas, mon regard était erratique ; ma pensée souvent incongrue : les mots, quand ils venaient, étaient inconsistants, j'étais même un peu menteur mais, juste comme ça, instinctivement, sans calcul ; toujours – que ce soit seul ou bien avec les autres – en décalage ou à contretemps : maladroit, bizarre, farfelu, faux, incohérent. Du reste, je me plaisais à croire que *le lendemain* les choses s'arrangeraient enfin ; en réalité ce désir de rigueur n'avait aucun fondement et malgré tous ces vœux pieux, je passais mon temps à divaguer, je déambulais et parlais dans le vide, tout ce dont j'avais envie c'était de trouver des faux-fuyants et de procrastiner, et lorsqu'au printemps 2001 mon amie Chiara m'a fait découvrir un logiciel qui permettait de choisir non seulement l'angle sous lequel éclairer un objet dessiné sur ordinateur, mais également la qualité particulière de la lumière projetée sur cette modélisation, j'ai su immédiatement que s'offrait à moi une nouvelle possibilité de vagabondage. C'était

un après-midi d'avril et j'étais passé voir Chiara dans son appartement de la via San Francesco da Paola, à Turin, tout près de l'immeuble de la via Mazzini où j'habitais depuis quelques années. Tout en m'expliquant la manière dont elle utilisait ce logiciel pour son travail, Chiara tenait sa main sur la souris et déplaçait le curseur et presque aussitôt l'image tridimensionnelle d'un verre était apparue sur l'écran. Après avoir cliqué sur une icône, un petit planisphère et une fenêtre avec une série d'options s'étaient ouvertes à côté de l'objet modélisé : une ville du monde, une saison de l'année, une heure de la journée. La combinaison de ces trois variables, m'avait expliqué Chiara, génère une *forme* spécifique de lumière ; puis, m'invitant à essayer, elle m'avait cédé sa place tandis qu'elle rangeait l'appartement. Seul devant l'écran, j'avais aussitôt parcouru le planisphère à la recherche de Palerme, convaincu qu'une telle ville ne pouvait figurer parmi les choix, et au contraire Palerme était là, obscène et obstinée, mais au moment de la sélectionner, le rejet l'avait emporté sur la tendresse, et j'avais ainsi choisi la lumière de Turin à trois heures de l'après-midi au printemps, et la structure immatérielle du verre avait été traversée par un faisceau de lumière âcre – une réminiscence de l'hiver ou bien cet embryon d'où naîtrait l'été – où l'on pouvait reconnaître l'aplomb que possède la lumière dans les régions du globe qui ignorent les printemps impérieux, régions où la lumière doit

pénétrer une masse de vapeurs en suspension que l'hiver a compressées en sculptures lumineuses, façonnant un ciel qui vire au blanc, parce que dans le blanc il y a de la mesure, mais la mesure a aussi son point de rupture, la retenue la plus radicale a besoin d'insolence, et c'est alors que la lumière pique dans une trouée, passe et se dilate, et en avril, en tout début d'après-midi, elle s'abat obliquement sur le corso Vittorio Emanuele, sur la via Mazzini, sur la via San Francesco da Paola, sur la via San Massimo et sur la via Pomba, si tranchante qu'elle provoque des mirages : on se retrouve marchant sur le misérable dallage du trottoir qui longe une chaussée au revêtement tout aussi délabré, et à l'instant où à un coin de rue jaillit cette lumière turinoise, le pied soudain foule une ardoise métamorphique, la chaussée est d'albâtre noir, les murs des immeubles sont en magnétite, en onyx, en quartz, les façades sont un ciel vertical, dur et compact, illuminé d'étoilements fulgurants, entrecoupé par les rectangles des fenêtres et des balcons et, durant ces quelques jours de printemps, Turin est un assemblage de minéraux sombres constellés de miroitements, on arpente les rues pour rester dans le mirage, pour voir et simultanément ne pas voir, parce que cette lumière est ténébreuse, l'obscur étincelle et irradie —, et il y a vingt ans, lors de cet après-midi devant l'ordinateur de Chiara, l'expérience de cette lumière déflagrait à travers le verre modélisé sur l'écran, parfaitement

synthétisée mais dynamique, elle ne pouvait être plus vraie, c'était *cette* lumière-là et pas une autre, si précise et convaincante qu'en la voyant traverser le verre, je m'étais dit *c'est elle*, puis j'avais détaché mon regard de l'ordinateur, j'avais regardé dehors par la fenêtre la lumière *réelle* qui baignait la cour intérieure de l'immeuble, *c'est toi*, avais-je pensé en déclinant le pronom sous une forme encore plus intime, *c'est bien toi*, et puis j'avais sélectionné une lumière apparemment analogue – celle de Berlin à onze heures du matin en été – et j'avais tout de suite noté sa ressemblance avec la lumière de Turin – ce sont toutes les deux des lumières métalliques surgies d'une usine sidérurgique céleste –, mais aussi ses spécificités, car lorsque la lumière d'un imaginaire mois de juin berlinois arrive sur la ville, elle se montre encore plus extravertie que celle de Turin, l'automne et l'hiver l'ont convaincue de sa non-existence, pourtant elle est là, vive, stupéfaite et nerveuse – et le logiciel rendait visible une nuance particulière de lumière qui était le résultat des concertations entre les programmeurs, et probablement de leur expérience concrète de l'espace –, j'étais de nouveau sur le point de sélectionner Palerme, mais là encore, l'idée de me retrouver face à la lumière de cette ville m'emplissait d'un sentiment de frustration : Palerme est la ville où je suis né et où j'ai grandi, et que j'ai quittée au milieu des années quatre-vingt-dix, mais elle était si lointaine : elle était présente et étrangère

même à l'époque où j'y vivais, n'importe quel autre endroit du globe m'était plus proche que Palerme, et j'avais dès lors choisi trois paramètres – Istanbul, été, six heures du matin – et j'étais resté à explorer cette lumière écaillée, lézardée, une masse brillante parsemée de minuscules lésions, comme si les programmeurs avaient pris en compte le Bosphore et son histoire, transformant sa morphologie en algorithmes – une ville en équilibre sur une crête entre la mer Noire et la mer de Marmara, une agglomération ramifiée comme les dendrites d'un neurone –, mais aussi l'enchaînement séculaire des batailles, l'enchevêtrement des victoires et des défaites, et probablement, me disais-je, pour *fabriquer* cette lumière les programmeurs avaient intégré tout ce qui, immatériel, existe et agit d'une manière invisible sur les choses et les modifie : les mots qu'une femme murmure à l'oreille d'un homme juste avant de s'endormir dans la nuit du 29 mai 1453, tandis qu'à l'extérieur de leur minuscule maison l'Empire byzantin s'effondre avec fracas, ou la chanson qu'un matin d'octobre 1910 un jeune garçon fredonne en descendant la ruelle pavée qui va vers le port, et quand les minarets étincelants apparaissent devant ses yeux, la chanson s'éteint et de la bouche du garçon monte un sifflement doux, l'air de l'enchantement : les programmeurs avaient traduit en calculs ce qui existe partout mais nous échappe – l'espace, le temps, la multiplicité des existences –, et qui sur

l'écran d'ordinateur générait un éclat, la sombre impénétrabilité de la vie humaine transmuée en lumière, pressentant que tout est lumière, tout devient lumière ou a été ou sera lumière –, et alors j'étais allé regarder la lumière de Prague à midi au printemps, si saturée qu'elle en devient palpable, des particules pouvant être saisies avec les doigts, examinées dans le creux de la main et respirées, une lumière dans laquelle on perçoit la poussière du lignite extrait des carrières et le bleu sombre de la Vltava, le brassage de l'eau autour des piles du pont Charles, les tourbillons liquides qui, en heurtant la structure minérale, éclatent en vaguelettes et qui, en mai, se gorgent d'une lumière nouvelle, remontée des profondeurs du fleuve, faisant pleurer les yeux de celui qui contemple les flots –, ensuite j'étais allé chercher la lumière de Buenos Aires, ses chevauchements superpositions interpénétrations de voiles, lorsque en début de soirée, sous l'effet des vents de février, la lumière bondit, puis plane et finalement, suivant un estuaire de courants naturels, débouche sur l'Atlantique –, et puis – excluant toujours la possibilité de découvrir la lumière de Palerme parce que l'idée de la voir se matérialiser, même sous une forme imaginaire, me mettait mal à l'aise – j'avais sélectionné Reykjavik durant la deuxième quinzaine de juin et j'avais observé une lumière qui est la genèse de la lumière, parce que l'Islande est le point où la lumière de la planète prend naissance, chaque seconde